



# Faire corps avec son âme

Si l'œuvre de Yourcenar réhabilite la chair, cette dernière n'en entre pas moins en conflit avec l'esprit : microcosme où se rejoue l'ordre du monde.

Par COLETTE GAUDIN

« Les légères passerelles, les aériens ponts-levis qui doublent un peu partout les galeries et les escaliers de pierre semblent répondre au souci de lancer dans l'espace toutes les courbes et toutes les parallèles possibles. Ce monde bouclé sur lui-même est mathématiquement infini (1). »

« Le cerveau noir de Piranese », dans *Essais et Mémoires*, Marguerite Yourcenar

◆ Enseignante en littérature,  
**COLETTE GAUDIN**  
a coordonné avec Remy Poignault et Michele Sarde, l'édition de l'ouvrage *Une volonté sans flechissement Correspondance 1957-1960* (Gallimard 2007). Ses travaux portent sur le langage

À LIRE

◆ **Marguerite Yourcenar à la surface du temps**, Colette Gaudin, éd. Rodopi, 144 p., 29 €.

**L**a réhabilitation du corps et du plaisir était dans l'air du temps à l'époque où Marguerite Yourcenar commençait à écrire, comme l'attestent entre autres les œuvres de Gide ou de Colette. Ce qui fait l'originalité de Yourcenar, c'est de tisser tout au long de son œuvre un dialogue ou un débat entre l'âme et le corps, chacun étant impliqué dans les drames de l'autre, chaque terme devenant le recours nécessaire à l'autre dans l'expérience de ses limites. L'âme est le mot indispensable quand il n'y en a plus d'autre. Hadrien se résout à en parler lorsque l'âge et la maladie révèlent la désertion de son corps. Alors surgit « ce qu'il faut bien maladroitement que j'appelle mon âme (2) ». Quant à Zenon, le médecin philosophe de *L'Œuvre au noir*, qui sait établir la séparation (« J'étudiais des urnes, et non pas des âmes (3) »), il reconnaît que, quoi qu'il fasse, sa méditation le ramène toujours à la considération du corps.

Deux principes gouvernent cette ligne de réflexion yourcenarienne. Le premier est le refus du dualisme exclusif entre le spirituel et le matériel. Yourcenar le rappelle dans son appréciation de l'humanisme à base cosmique de Thomas Mann, « étranger à l'antinomie platonicienne et chrétienne de l'âme et du corps,

du monde sensible et du monde intelligible, de la matière et de Dieu (4) ». Thomas Mann a le mérite de ne chercher aucune évasion vers le haut – soit esthétique, soit mystique – ni vers le bas, par une « assimilation du physiologique à l'immonde ». Yourcenar, elle, conduit une réhabilitation de la sacralité du corps qui pourtant lui paraît difficile, « dans un monde occidental où la tradition chrétienne a avili irréparablement la chair (5) ». Sa démarche ne va pas en ligne droite vers une libération des sens. C'est une exploration tortueuse d'œuvre en œuvre du couple corps et âme, conflictuel parfois et toujours inséparable.

### Le corps dans tous ses états

L'autre principe, étroitement lié à la réhabilitation du corps, est le rejet de toute sentimentalité dans l'évocation de la vie affective. L'absence de sentimentalité tient à la forte présence d'une voix narrative qui laisse entendre son désabusement au sujet de l'amour, lié à la fugacité de l'amour-passion ou à la solitude des enfants qui s'aiment au milieu de la noirceur des temps et de la dissolution des corps. Dans ce livre brûlant qu'est *Feux* (1936), « produit d'une crise passionnelle », alternance de notations passionnées et de proses lyriques centrées sur des figures mythiques, c'est le corps qui dicte la vérité de l'amour et de son langage. « Un cœur c'est peut-être malpropre. C'est de l'ordre de la table d'anatomie ou de l'étal de boucher. Je préfère ton corps (6). » La force de la transposition stylistique empêche toute complaisance à l'égard du sujet amoureux.

Que le corps tombe sous les sens ne signifie pas qu'il soit moins mystérieux que l'invisible. C'est d'abord la beauté qui s'offre à l'admiration et au désir. Le parfait exemple en est Antinous, le bien-aimé d'Hadrien, bien-aimé aussi de Yourcenar qui en a collectionné les images. C'est aussi le corps mis en pièces et reconstitué par la connaissance scientifique, motif richement orchestré dans *L'Œuvre au noir*, où il entre dans l'immense univers matériel dont Zénon poursuit sans fin la compréhension. Le médecin philosophe, qui voit dans nos corps se répéter la structure du tout, leur rend hommage ainsi : « Je ne cesserai jamais de m'émerveiller que cette chair soutenue par ces vertèbres, ce tronc joint à la tête par l'isthme du cou et disposant symétriquement autour de

(1) Yourcenar affectionne cette image de passerelle qui évoque le passage, soit par-dessus les siècles, soit entre le réel et la fiction, soit entre l'auteur et ses personnages.

(2) *Mémoires d'Hadrien*, dans *Œuvres romanesques*, éd. Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1991, p. 476.

(3) Dans *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 646.

(4) « Humanisme et hermétisme chez Thomas Mann », *Sous bénéfice d'inventaire*, dans *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, p. 169.

(5) Notes sur Julius Evola, *Sources II*, Marguerite Yourcenar, éd. Gallimard, « Les Cahiers de La NRF », 1999, p. 92.

(6) *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 1064.

(7) *Ibid.*, p. 653.

(8) *Ibid.*, p. 529.

(9) « Réflexions simples sur le corps », *Variété V*, Paul Valéry, éd. Gallimard, 1945, p. 75-76.

(10) Sous la signature de Marg Yourcenar, éd. Au sans pareil. Repris en 1952 chez Plon et depuis dans de nombreuses éditions, jusqu'à celle des *Œuvres romanesques* en Bibliothèque de La Pléiade, 1982 et 1991.

lui ses membres, contiennent et peut-être produisent un esprit qui tire parti de mes yeux pour voir et de mes mouvements pour palper (7). » Le corps, c'est aussi cette vérité transhistorique de « la substance, la structure humaine » évoquée dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* ». « Rien de plus stable que la courbe d'une cheville, la place d'un tendon, ou la forme d'un orteil (8). » Cela dit, on pourrait faire appel à Paul Valéry pour évoquer ce qui manque encore : « Ton esprit, avec son langage, triture, compose, dispose tout ceci. [...] mais il ne peut leur donner une ombre de sens qu'en supposant, sans se l'avouer, quelque Inexistence, dont mon Quatrième Corps est une manière d'incarnation (9). » On n'est pas loin, avec ce quatrième corps, de l'âme chez Yourcenar.

### Un couple infernal

La scène du débat corps/âme est largement occupée, au centre de l'œuvre, par la réflexion des deux grands héros culturels que sont Hadrien, l'empereur romain philosophe évaluant sa vie au seuil de la mort, et le Zénon de *L'Œuvre au noir*, médecin du XVI<sup>e</sup> siècle, savant à l'imagination alchimiste. Mais il est intéressant de s'arrêter sur deux récits de moindre ampleur, qu'on pourrait appeler œuvres de jeunesse : *Alexis ou le Traité du vam combat*, premier roman publié par Yourcenar en 1929 (10), et « D'après Greco », premier récit écrit en 1925, paru en 1934 accompagné de deux autres nouvelles dans *La Mort conduit l'attelage* (11), reparu en 1981 après une longue éclipse et un remaniement de structure important sous le titre d'*Anna, soror...*

*Alexis* est une longue lettre écrite par un jeune aristocrate à sa femme pour se justifier de l'avoir quittée au nom de sa vérité sexuelle qui est de préférer les hommes. *Anna, soror...* est l'allégorie épurée d'un « Eros philadelphe (12) », ici innocent et transgressif à la fois, entre Anna et son frère Miguel. Dans ces deux récits, une jeune romancière aborde des sujets barres de prohibitions « dont les plus dangereuses peut-être sont celles du langage (13) ». Cette remarque faite à propos de l'homosexualité est encore plus applicable à l'inceste, qui « seul demeure inavouable (14) ».

Ce qui frappe est d'abord le contraste de ton entre les deux récits. La romancière de 22 ans donne à son héroïne Anna la complète absence de remords de l'innocence dans la découverte et l'acceptation du désir incestueux, jusqu'à la constance de son deuil fétichiste. L'amour d'Anna et de Miguel, dans sa fatalité, est invivable moins parce qu'il est incestueux que parce qu'il contient le germe du poison mortel de la passion, l'élan fusionnel. Cet amour ne peut se perpétuer que dans la mort, ce que révèle le « Je vous aimerais morte » de Miguel (15). Un tel élan d'écriture – « puisant dans je

**Nous décrivons souvent le bonheur d'une âme qui se débarrasserait de son corps; il y a des moments dans la vie où le corps se débarrasse de l'âme.**

Postface d'*Anna, soror...*



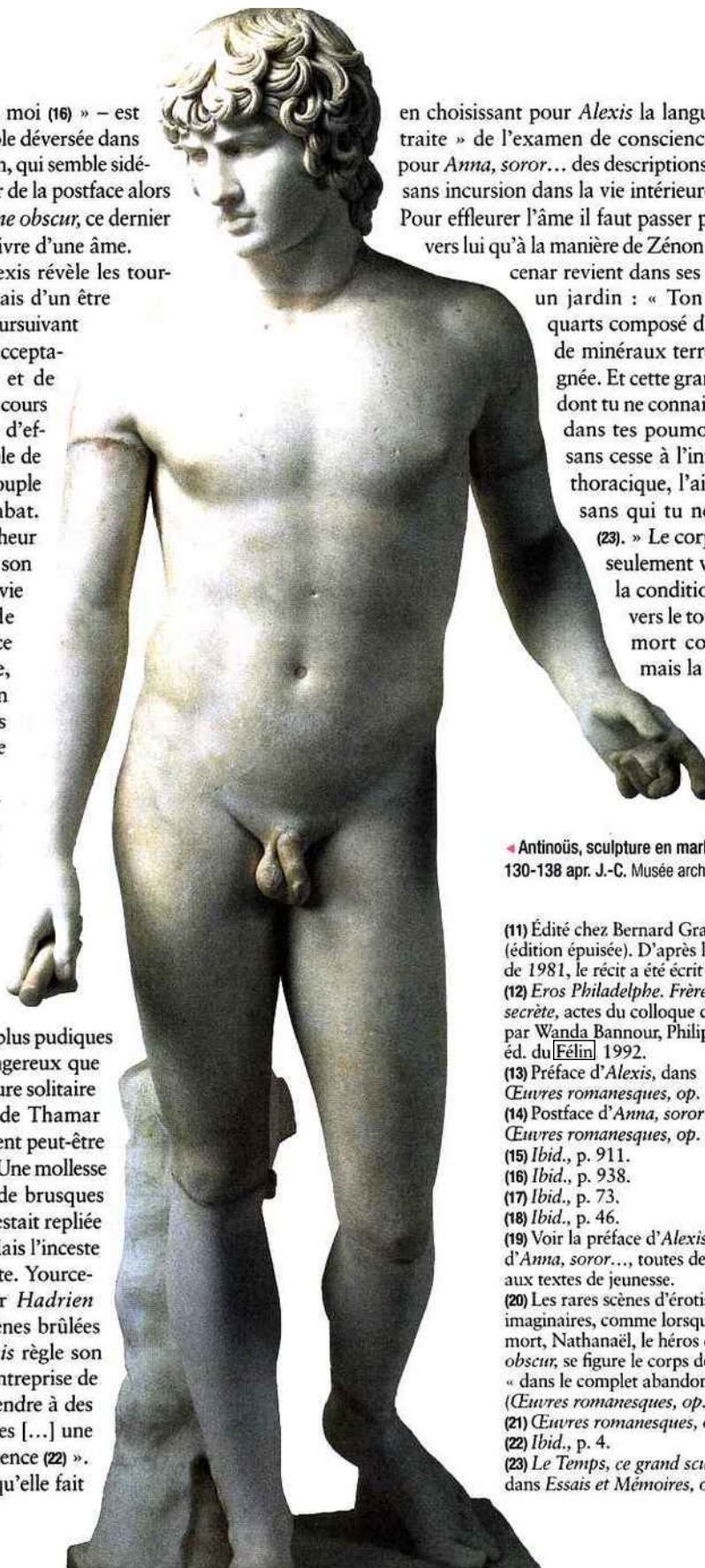
ne sais quelle source qui était en moi (16) » – est décrit comme une force irrépressible déversée dans une identification par incorporation, qui semble sidérer cinquante ans plus tard l'auteur de la postface alors qu'elle vient de terminer *Un homme obscur*, ce dernier roman qu'on pourrait appeler le livre d'une âme.

Au contraire, la confession d'Alexis révèle les tourments non d'une âme limpide, mais d'un être au besoin maladif de perfection, poursuivant son cheminement difficile vers l'acceptation de la simplicité du plaisir et de l'émerveillement du corps. C'est au cours d'une « succession de rechutes et d'efforts (17) » que le couple inséparable de l'âme et du corps devient parfois couple infernal et que le débat est combat. « Nous décrivons souvent le bonheur d'une âme qui se débarrasserait de son corps; il y a des moments dans la vie où le corps se débarrasse de l'âme (18). » Le combat est vain parce que, au moment où il écrit sa lettre, Alexis a déjà accepté la vérité de son corps, et qu'il sait qu'il n'y a jamais annihilation de l'un ou de l'autre terme quoi qu'on fasse.

Les difficiles aveux d'Alexis évoquant son âme profondément enfoncée dans la chair trouvent un écho dans les remarques de Yourcenar sur la difficulté de trouver le langage et le ton justes pour évoquer l'indicible (19). Dans l'œuvre yourcenarienne somme toute assez pudique (20), ces deux récits sur des thèmes osés sont des plus pudiques qui soient. Le livre étant plus dangereux que la proximité physique, c'est la lecture solitaire d'Anna – l'histoire d'Amnon et de Thamar dans la Bible – qui amène le moment peut-être le plus érotique d'*Anna, soror...* « Une mollesse irrésistible la gagnait. Traversée de brusques secousses, les genoux serrés, elle restait repliée sur ce battement intérieur (21). » Mais l'inceste lui-même est un blanc dans le texte. Yourcenar, qui avoue avoir écrit pour *Hadrien* quelques descriptions assez obscènes brûlées au matin, dans la préface d'*Alexis* règle son compte à l'obscénité, « espèce d'entreprise de nettoyage des mots, effort pour rendre à des vocables indifférents en eux-mêmes [...] une sorte de propre et tranquille innocence (22) ». Il faut donc inventer un style, ce qu'elle fait

en choisissant pour *Alexis* la langue « presque abstraite » de l'examen de conscience traditionnel, et pour *Anna, soror...* des descriptions à la pointe sèche, sans incursion dans la vie intérieure.

Pour effleurer l'âme il faut passer par le corps. C'est vers lui qu'à la manière de Zénon Marguerite Yourcenar revient dans ses méditations dans un jardin : « Ton corps aux trois quarts composé d'eau, plus un peu de minéraux terrestres, petite poignée. Et cette grande flamme en toi dont tu ne connais pas la nature. Et dans tes poumons, pris et repris sans cesse à l'intérieur de la cage thoracique, l'air, ce bel étranger sans qui tu ne peux pas vivre (23). » Le corps, passerelle non seulement vers l'universel de la condition humaine, mais vers le tout de l'univers. La mort conduit l'attelage, mais la vie aussi. ♦



◀ Antinoüs, sculpture en marbre,  
130-138 apr. J.-C. Musée archéologique de Naples.

- (11) Édité chez Bernard Grasset, 1934 (édition épuisée). D'après la « Postface » de 1981, le récit a été écrit en 1925.  
(12) *Eros Philadelphie. Frère et sœur, passion secrète*, actes du colloque de Cerisy, édité par Wanda Bannour, Philippe Berthier, éd. du Félin, 1992.  
(13) Préface d'*Alexis*, dans *Ceuvres romanesques*, op. cit., p. 4.  
(14) Postface d'*Anna, soror...*, dans *Ceuvres romanesques*, op. cit., p. 938.  
(15) *Ibid.*, p. 911.  
(16) *Ibid.*, p. 938.  
(17) *Ibid.*, p. 73.  
(18) *Ibid.*, p. 46.  
(19) Voir la préface d'*Alexis* et la postface d'*Anna, soror...*, toutes deux ajouts tardifs aux textes de jeunesse.  
(20) Les rares scènes d'érotisme sont imaginaires, comme lorsque, proche de la mort, Nathanaël, le héros d'*Un homme obscur*, se figure le corps de Mme d'Ailly « dans le complet abandon » (*Ceuvres romanesques*, op. cit., p. 1038).  
(21) *Ceuvres romanesques*, op. cit., p. 908.  
(22) *Ibid.*, p. 4.  
(23) *Le Temps, ce grand sculpteur*, dans *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 407.